

LES LIVRES

André Thérive

ANDRÉ GIDE : *les Nouvelles nourritures*, 1 vol. (Librairie Gallimard). — HENRY DE MONTHERLANT : *Service inutile*, 1 vol. (Edition Bernard Grasset).

Après trente-huit ans, M. André Gide donne une suite aux *Nourritures terrestres*. Bien qu'il ait négligé d'en dater les divers fragments, on peut supposer que ces *Nouvelles nourritures* rassemblent des méditations d'époques différentes. D'abord on remarquera que le début garde les traces du ton symboliste ou symbolard : « *Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. Bah! Je te reconnais, Phoibos, etc.* » Les prosopopées à la Zarathoustra, les coquetteries de l'ironie barrésienne, les artifices du style portent la marque d'un temps où l'on était « littéraire » avec un peu moins de respect humain qu'aujourd'hui. Et l'auteur s'adresse encore à son ancienne hypostase, Nathanaël. A la fin du volume, il dit *camarade*, presque *tovaritch*, à ce lecteur de choix. Le *peplum* a cédé à la veste de cuir. Je me permets de trouver savoureux le changement, mais de préférer le tour simple et direct des pages où M. Gide semble tenir son journal intime, suivre sans façon cet examen de conscience sévère et inquiet, où nous ont habitués ses dernières œuvres, et qui fera sa gloire. Les *Nouvelles nourritures* affectent d'être plus terrestres encore que les autres; je veux dire que l'auteur en arrive à chanter la joie de n'être qu'un homme, un animal social et industriel, la fierté de l'agnosticisme et de l'action, pour un peu la morale stakhanovienne, comme on dit au pays des Soviets. Mais cette position ne paraît pas satisfaire pleinement une âme comme la sienne. M. Gide est certes sincère, voire enthousiaste, mais il n'est pas simple. De même que Barrès inventent le mythe Lorrain, il semble parfois se rappeler qu'il a fabriqué lui-même ses idoles et dire, au rebours des vrais croyants : « *J'ai choisi la foi.* » Et non : « *Elle m'a choisi.* »

Il a laissé par exprès subsister des chapitres où on lit encore : « *Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu, dont vous êtes la forme vivante.* » Ou bien des passages qui

exigent une note de 1935 : « *Sur cette pente [du communisme] qui m'apparaît une montée, ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je? Ma raison, aujourd'hui, me précède...* » Après des pages qui sont des blasphèmes, ou à peu près, on lit ces lignes : « *Mais tout de même ce que j'appelais Dieu jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels [etc.], tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité.* » Comme on aimerait une chronologie dans ces textes ! elle serait éloquent. Trop nette, trop grossière, dira M. André Gide ? Le souci de montrer comme simultanés les états successifs de son esprit est garant de notre conjecture : même aujourd'hui, en disant *inveni portum* ! il ne se trouve pas à l'abri des remous et tempêtes. La tâche du critique, du clarificateur, n'est point facile à son égard.

Il y a dans la première partie des *Nourritures* quelques déclarations contre l'intellectualisme : « *Ah ! qui délivrera mon esprit des lourdes chaînes de la logique!* » Et aussi cet aveu singulier : « *L'illogisme m'irrite, mais l'excès de logique m'exténue.* » Quel argument ! La logique n'a pas d'excès, si l'on y songe; et que son exercice fatigue, les logiciens eux-mêmes l'accorderaient. Une critique délicate du *je pense, donc je suis* conduit M. Gide à y substituer *je sens que je suis*, ce qui, depuis Maine de Biran et bien d'autres, n'a rien d'une découverte. Mais toutes ces démarches conduisent à l'idée que la connaissance de l'être, la vraie, la profonde, s'opère par l'amour, voire la volupté, lesquels confèrent le don d'intuition cosmique : « *(Les désirs) étaient (seuls) capables de m'instruire. J'y cédaï* » (p. 99). Et cette intuition lui a montré la force divine de la vie, la sublimité de la nature, toute menée par la recherche du plaisir. M. Gide célèbre cette aspiration universelle dans quelques pages (12, 97), qui sont fort belles, lucrécienues si on veut.

Il lui reste à dépouiller ce que le christianisme a pu laisser de dolorisme en lui. Il vitupère le culte de la tristesse en littérature, sans réfléchir que si les bons sentiments ne sont pas un bon sujet (il l'a dit souvent), la joie n'est pas un thème meilleur : pour cette raison que les perceptions négatives, les états de privation sont infiniment mieux ressentis par l'homme, plus riches en nuances, plus exprimables. Il assure que la parole du Christ « *Heureux ceux qui pleurent !* » n'est pas un encouragement à pleurer, car « *elle embrasse la tristesse même dans la joie.* » Oui; mais elle fait à la tristesse sa part irréductible et enseigne qu'elle doit être éternellement consolée, que la malice de l'univers sensible est congénitale. Nietzsche n'aurait pas, sauf erreur, cherché à biaiser là-dessus. Lorsque M. Gide professe que désormais ses ennemis personnels, ce sont les « *pervertisseurs, assombrisseurs, affaiblisseurs, ré-*

trogrades, tardigrades et plaisantins », lorsqu'il en veut à tout ce qui rend l'homme moins confiant en la vie, moins prompt à l'aménager, il épouse la querelle du marxisme contre la religion. Le voilà aussi qui annonce sa croyance au progrès (p. 140) et qui annonce « *tout cela sera balayé* » en pensant aux préjugés, aux routines, et aussi aux angoisses métaphysiques.

L'homme neuf que saura façonner la société neuve (de gré ou de force, j'imagine) ressemblera au païen fabuleux qu'ont forgé les poètes parnassiens. Peut-être même à l'animal (p. 152) qui vit dans le présent, sans souci des maux imaginaires, c'est-à-dire sans représentations aberrantes. Il construira, je pense, des usines à l'infini, produira pour consommer et consommera pour produire. Il sera, malgré tout, moins simplement heureux (ou avec plus de sacrifices) que le singe ou le mollusque. Un peu de la malédiction primitive subsistera : l'obligation de travailler et de créer, ce qui, en soi, est noble, mais désagréable, et un peu absurde. Si le monde n'a pour fin que d'être équipé, exploité, étendu jusqu'à d'autres planètes, on peut trouver qu'il serait plus merveilleux encore sans tout cet aria...

Mais il ne s'agit pas de décourager l'écureuil qui tourne sa cage. M. Gide exhorte donc le camarade à améliorer la vie sans arrière-pensée, à en accepter les conditions terrestres, puisqu'il en est seul responsable. « *N'admets plus rien de plaintif en ton cœur... Le responsable de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes... tu ne prendras plus ton parti de ces maux.* » Strictement parlant, cette formule peut être approuvée par tout le monde, car le *presque* laisse la porte ouverte à tous les déboires qui pourraient, malgré tout, survenir. Le quietisme est une hérésie, l'ascétisme une forme extrême de la piété; leur contraire est raisonnable, humain aux yeux des croyants mêmes. M. Gide, croyant rompre tous les ponts, en laisse quelques-uns. Le Galiléen n'est pas tout à fait vaincu en son cœur.

Les *Nouvelles nourritures* contiennent des pages fort belles et fort émouvantes où le lyrisme, l'éloquence même sont du meilleur aloi. L'apostrophe aux hommes futurs, aux successeurs inconnus, ivres de vie, tels que M. Gide les suppose, ouvre et conclut le volume. Il y a aussi des dialogues, des suites de maximes, des pseudo-poèmes (il les nomme ainsi), des *sketches* véritables; tant de diversité et de couleur n'abonde pas en général dans les livres de moralistes. Chose à noter. M. Gide, étant prosateur, brille encore dans le verset, qui n'est décidément pas un genre difficile, mais les petites strophes *ingénues* (l'épithète est de lui) qu'il nous offre çà et là, en style de cantique, n'ont vraiment pour qualité que d'être insérées, si j'ose dire, à la blague :

Eblouissement tendre,
Accueille mon réveil.
Je suis loin de prétendre

A l'immatériel;
Mais l'âme azur sans tâche.
Léger comme Ariel,
Je meurs si je m'attache
A quelque coin du ciel.

Car on ne peut jamais assurer que M. Gide n'exerce pas un peu de parodie ou de dérision sur les divers styles qu'il emploie. Les pages finales, où il y a ensemble des rosseries plaisantes et des accents tribuniciens, seraient alors bien délicates à juger. Elles offrent peut-être l'expression de ce qui emballerait M. Gide si M. Gide pouvait s'emballer... Mais on y retrouve les thèmes profonds qui ont toujours hanté l'auteur, depuis l'époque de sa polémique avec celui des *Déracinés* : le goût de déraciner, justement, de ne pas laisser reposer l'âme dans une sagesse fixe, et aussi la vocation de bourreloter l'esprit, non de l'apaiser, de proclamer la beauté de l'existence, les joies de la liberté pure, non sans une vague résonance de tristesse et de remords, de quitter Dieu sans parvenir à l'oublier, de tirer sans cesse sur des chaînes jamais rompues. Tout cela c'est M. André Gide même. Communiste ou non, il n'a pas fini de nous étonner ni de nous apprendre à cultiver tout autre chose que la sérénité. L'Eternel lui dit avec humeur (p. 74) : « *Où, je sais, je suis à la mode* », par allusion à un mot fameux de Buloz. Il sait bien que ceux que choque le plus cette mode, ce ne sont pas les athées.

Y
son
Soi
ce
de
dis
nar
des
qui
vo
pit
Se
on
se
à
su
fe
à-

tr
fr
p
s
p
c
r
h
l